



**HAL**  
open science

## Non-mixités féministes et inclusion des personnes trans' : un clivage générationnel ?

Émeline Fourment

► **To cite this version:**

Émeline Fourment. Non-mixités féministes et inclusion des personnes trans' : un clivage générationnel?. Travail, genre et sociétés, 2023, LGBTQ au travail, 49 (1), pp.165-168. 10.3917/tgs.049.0165 . halshs-04087973

**HAL Id: halshs-04087973**

**<https://shs.hal.science/halshs-04087973v1>**

Submitted on 3 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fourment, Émeline. « Non-mixités féministes et inclusion des personnes trans' : un clivage générationnel ? », *Travail, genre et sociétés*, vol. 49, no. 1, 2023, pp. 165-168.

## **Non-mixités féministes et inclusion des personnes trans : un clivage générationnel ?**

*Par* Emeline Fourment, Université de Rouen Normandie, CUREJ

L'inclusion des trans aux espaces non-mixtes féministes est souvent présentée comme une spécificité des « jeunes féministes » par rapport à leurs aînées. Les premières considéreraient le genre comme fluide tandis que les secondes défendraient l'idée d'un déterminisme genré, social et/ou biologique, et refuseraient à ce titre de reconnaître les femmes trans comme des femmes, et les hommes trans comme des hommes. De là naissent des controverses qui agitent régulièrement les milieux féministes et empêcheraient le dialogue entre « jeunes » et « vieilles ». Cette lecture générationnelle de l'inclusion des trans au féminisme domine en Allemagne [Geiger, 2019] comme dans d'autres pays, et ce, bien que de nombreuses chercheuses interrogent la pertinence de la notion de génération ou de « vagues » pour saisir les conflits internes au féminisme [Harnois, 2008 ; Pavard, 2017 ; Whitters, Chidgey, 2010]. En ce qui concerne l'inclusion des trans, cette lecture ne reflète que partiellement la réalité des non-mixités féministes. Surtout, elle ne prend pas en compte l'hétérogénéité intragénérationnelle des pratiques. Je tâche ici de le démontrer en m'appuyant sur un travail ethnographique d'un an et quatre mois mené à Berlin entre 2015 et 2016 auprès de féministes libertaires (anti-État, anticapitalistes et opposées à toute forme de hiérarchie). Mon analyse se concentrera sur des non-mixités lesbiennes, majoritaires lors de mon enquête. Il est par ailleurs nécessaire de préciser que le mouvement féministe allemand fait un usage de la non-mixité qui va au-delà de réunions politiques non-mixtes : c'est tout un mouvement et une vie culturelle et festive qui s'organise sur ce mode, dans des lieux ou lors d'événements créés par et pour des femmes [Senganata Münt, 2000].

L'idée selon laquelle l'inclusion des trans au féminisme serait le fait des « jeunes » militantes a une certaine validité à Berlin. D'un côté, nombre de féministes de moins de quarante ans tendent à reprocher à leurs aînées actives dans le mouvement FemmesLesbiennes<sup>1</sup> des années 1980 d'être transphobes. La plupart de ces « jeunes » sont des femmes cisgenres non-hétérosexuelles préférant l'identité « *queer* » à l'identité « lesbienne » pour rendre compte de l'inclusion des trans à leurs espaces. Ces militantes n'ont en effet pas seulement des relations avec des femmes cisgenres, mais aussi avec des personnes trans qui ne se définissent pas nécessairement comme « femme » (les hommes trans ou les personnes non-binaires). C'est donc parce qu'elles revendiquent une certaine fluidité du genre et de la sexualité que la plupart des militantes étudiées ont, à partir des années 2000, délaissé l'identité lesbienne.

D'un autre côté, on observe de nombreuses oppositions de FemmesLesbiennes à l'inclusion des trans dans les espaces non-mixtes. Celles-ci apparaissent dès qu'une personne trans revendique l'accès à un espace non-mixte fréquenté par ces femmes, que celui-ci soit éphémère (une soirée) ou durable (un bar). Les discussions qui en découlent montrent qu'un certain nombre de FemmesLesbiennes voient dans les personnes trans des concurrent-es, qui menaceraient la pérennité des espaces lesbiens, voire même, l'identité lesbienne. Le fait que leurs héritières ne fassent plus de l'identité lesbienne leur étendard suscite chez elles la crainte d'un glissement dans l'oubli du mouvement et de la culture lesbienne<sup>1</sup>. Les trans sont alors rendu-es co-

---

<sup>1</sup> Ceci s'est particulièrement exprimé lors d'une discussion organisée sur le sujet le 6 novembre 2016 au Schwules\*Museum [musée gay\*] (notes du 6.11.2016).

responsables de l'invisibilisation historique des lesbiennes contre laquelle les FemmesLesbiennes ont précisément lutté [Enszer, 2022].

Si ce clivage générationnel s'observe en partie, la question de l'inclusion des trans aux non-mixités féministes ne peut y être réduite. Tout d'abord, les personnes trans ne sont pas apparues dans le mouvement féministe en même temps que les militantes de moins de quarante ans. Déjà en 1978, le mensuel du mouvement des femmes *Courage*, produit par des Berlinoises très à gauche, accorde huit pages aux interviews de deux femmes qui se définissent comme transsexuelles : une Britannique engagée dans le mouvement féministe et une Allemande non-militante. Les deux femmes font le récit de leur parcours, du coût et de la lourdeur de leurs opérations chirurgicales, et des multiples obstacles qu'elles rencontrent en tant que femmes trans dans leur vie quotidienne. Les intervieweuses introduisent leurs deux témoignages en invitant les féministes à interroger les contours du « nous » féministe, « notre » méfiance vis-à-vis des femmes trans, ainsi que « notre fixation sur le sexe »<sup>2</sup> [Plogstedt, Mueller, 1978, 12]. Si cette publication ne peut être considérée comme représentative de la majorité du mouvement féministe ouest-allemand de la fin des années 1970, elle témoigne néanmoins de l'existence d'une minorité de militantes qui soutiennent les femmes trans dès cette époque. On donnera ici l'exemple de Flora (52 ans), une femme cisgenre que j'ai pu rencontrer en 2016 et qui a commencé à militer dans les années 1980. Celle-ci a beau s'être impliquée dans le mouvement FemmesLesbiennes, elle inclut les personnes trans aux cours non-mixtes de yoga et d'auto-défense qu'elle donne et explique avoir toujours eu des femmes trans dans ses cercles militants.

Il existe donc des FemmesLesbiennes qui soutiennent l'inclusion des trans aux espaces non-mixtes. À rebours, on peut s'interroger sur l'inclusivité réelle des non-mixités féministes *queer* berlinoises pour les personnes trans. En effet, si l'on prête attention aux personnes présentes dans ces espaces, on remarque que les femmes trans y sont quasiment absentes. En parallèle, les hommes trans et les personnes non-binaires assignées femmes à la naissance constituent une minorité non négligeable. Or, loin d'être tue, cette marginalité des femmes trans fait l'objet de vives controverses : en 2015 et 2016, plusieurs d'entre elles accusent des militantes de transmisogynie (une misogynie spécifiquement dirigée à l'encontre des femmes trans). Au cœur de ces polémiques se trouvent des représentations de vulves fréquemment dessinées et mises en évidence dans les espaces non-mixtes, quand elles ne sont pas utilisées comme symbole du féminisme. L'accusation de transmisogynie à l'encontre de ces représentations de vulve peut surprendre. Elle est néanmoins un révélateur des dynamiques implicites qui excluent informellement les femmes trans de ces espaces : le fait d'avoir ou non une vulve constitue bel et bien un critère d'inclusion dans les espaces féministes *queer* étudiés et les sociabilités qui s'y forment. Pour bien le comprendre, il est nécessaire de préciser que les personnes trans féministes *queer* sont rares à recourir à des opérations génitales : aussi les femmes trans ont le plus souvent un pénis et les hommes trans une vulve. Or, il existe dans ces espaces non-mixtes féministes *queer* une forme de dégoût consensuel pour les corps considérés comme masculins, et tout particulièrement pour les pénis et les torsos nus sans poitrine. Les militantes ne disent pas explicitement que ces parties du corps dit masculin les répugnent, mais elles grimacent, miment un frisson, prononcent une onomatopée (« brrr », « beuark ») lorsqu'elles sont évoquées. L'expression libre de ce dégoût peut certes être comprise comme une résistance à la norme hétérosexuelle, et au désir que les femmes sont supposées avoir pour les corps masculins. Elle participe à la normalisation du désir lesbien dans ce milieu, de la même manière que le dégoût pour les corps des personnes du même sexe, ce que Mark Banens appelle l'« homo-aversion », est indissociable de la norme du désir hétérosexuel [Banens, 2009]. Néanmoins cette hétéro-aversion semble précisément être ce qui fait que les femmes trans, bien qu'explicitement

inclus dans les espaces non-mixtes observés, en sont de facto exclues : leurs corps n’y sont pas désirés. Ici, le désir lesbien définit les frontières des espaces non-mixtes.

Ce cas d’étude berlinois invite donc à se méfier des analyses en termes de génération pour comprendre l’inclusion des trans aux non-mixités féministes. Cette dernière semble bien plus relever de dynamiques de groupe complexes, qui diffèrent par ailleurs selon les contextes : dans d’autres espaces féministes que j’ai pu voir à Montréal ou Genève dans le cadre de mes recherches, les femmes trans sont incluses, mais pas les hommes trans. Dans cette perspective, analyser les non-mixités féministes revient surtout à analyser la façon dont un groupe social se forme.

## **Bibliographie**

- Banens Mark, 2009, « L’homophobie en question. Quel avenir pour l’hétérosexualité ? », En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00367934v1>
- Enszler Julie R., 2022, « Lesbian vitality: a provocation », *Journal of Lesbian Studies*, Vol. 26, n°1, p.113-119.
- Geiger Hannah, 2019, « Nicht mein Feminismus: Generationenkonflikt in der lesbischen Community », *Siegessäule* [En ligne] <https://www.siegessaule.de/magazin/4321-nicht-mein-feminismus-generationenkonflikt-in-der-lesbischen-community/>
- Harnois Catherine, 2008, « Re-presenting Feminisms: Past, Present, and Future », *NWYA Journal*, Vol. 20, n°1, p. 120-145.
- Pavard Bibia, 2017, « Faire naître et mourir les vagues : comment s’écrit l’histoire des féminismes », *Itinéraires* [En ligne] <http://journals.openedition.org/itineraires/3787>
- Plogstedt Sibylle, Mueller Mojkin, 1978, « Transsexualität », *Courage*, Vol.1, p.12-20.
- Senganata Münt Agnes, 2000, « Lesbians’ Contribution to the Autonomous Women’s Movement in (West-) Germany Exemplified by a State Capital City », *Women’s Studies International Forum*, Vol. 23, n° 5, p. 601–612.
- Withers Deborah M., Chidgey Red, 2010, « Complicated Inheritance: Sistershow (1973–1974) and the Queering of Feminism », *Women: a cultural review*, Vol. 21, n°3, p. 309-322.

---

<sup>1</sup> Dans les années 1980, nombre d’espaces non-mixtes du mouvement féministe ont été rebaptisés « espaces FemmesLesbiennes » (FrauenLesben Räume) de façon à visibiliser la présence des lesbiennes. Des femmes hétérosexuelles ou bisexuelles n’y ont pas moins évolué.

<sup>2</sup> Toutes les traductions de l’allemand vers le français sont de l’auteurice.